

aujourd'hui anglais de langue et de mœurs, et que les nôtres y soient à peu près étrangers ou traités comme tels, dans un pays qu'eux ont ouvert et donné à la civilisation ? Cela tient beaucoup sans doute à l'imprévoyance des nôtres, des chefs surtout, qui au lieu de diriger l'exode immense de la race dans les riches prairies de l'ouest, l'ont laissé s'engouffrer dans l'est américain. Cela tient surtout à l'aveugle fanatisme qui a toujours dirigé le ministère de l'Intérieur à Ottawa sous tous les régimes, lequel importe à grands frais des repris de justice et des balayures de toutes les sociétés européennes, parceque c'est, paraît-il, la meilleure matière première d'une grande race anglo-saxonne.

Il y aurait trop à dire sur cette politique aussi insensée qu'elle est parfois criminelle — pas au seul point de vue français, mais au point de vue anglais lui-même, et au point de vue du Canada en général. Les fanatiques de l'Est commencent enfin à ouvrir les yeux — que la haine de tout ce qui est catholique et français ne peut plus aveugler complètement. Ce serait une terrible ironie de la Providence et de la justice de Dieu, si devant cette marée montante d'une immigration cosmopolite et interlope qui menace de submerger la patrie canadienne et d'en effacer tous les vestiges dans des contrées qu'elle a ouvertes à tant de frais à la civilisation pour en faire des provinces vraiment canadiennes, si ces politiques qui ne voient jamais plus loin que la passion et l'intérêt du moment ne trouvaient plus d'autre digue pour sauver ce qui reste des institutions et des mœurs canadiennes, que cette race canadienne-française qu'ils s'étaient promis pourtant de faire disparaître de la carte de l'Amérique britannique.

Quoiqu'il en soit de cet avenir qui angoisse tout cœur canadien non encore piqué de cet opportunisme politique qui produit si facilement l'atonie incurable de la conscience et du patriotisme, nous n'avons plus comme race l'influence qui nous est due dans l'Ouest canadien comme aux premiers occupants du sol et aux premiers ouvriers de la civilisation. C'est la faute des événements peut-être ; c'est la faute de nos rivaux, nous pourrions presque dire de nos ennemis, beaucoup ; c'est la nôtre aussi, celle de nos chefs, de l'imprévoyance des uns, de la veulerie et de l'impuissance des autres. Mais nous étions en train de perdre même dans l'histoire plus de terrain que nous n'en avons perdu dans les plaines et dans la politique de l'ouest.